



Dien Bien Phu : il y a 60 ans finissait la Guerre d'Indochine (1946-1954)

publié le 07/05/2014

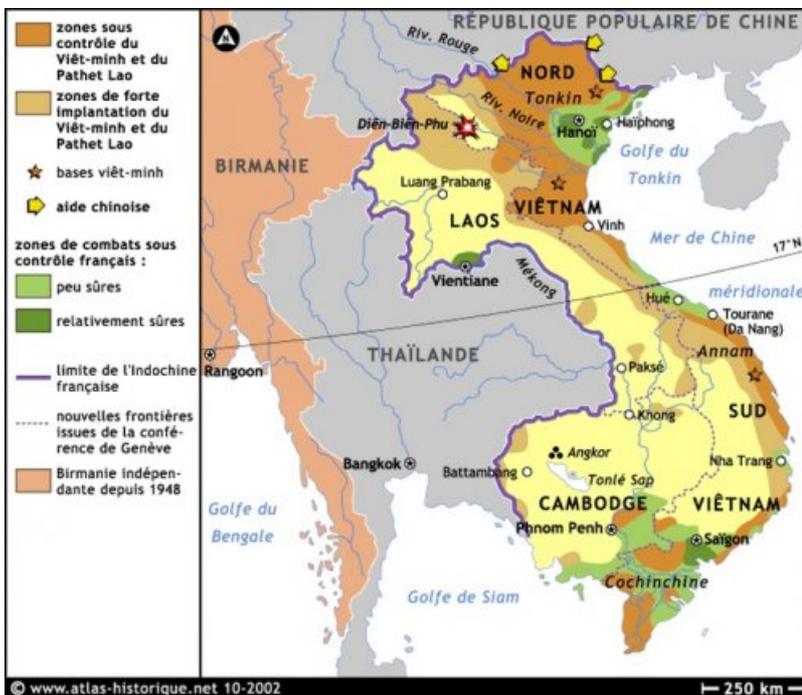
Dien Bien Phu : bataille contre l'oubli.

Article de Bruno Philip, [Le Monde](#), 7 mai 2014

Dien Bien Phu : trois syllabes qui, en France, claquent comme les trois coups d'une défaite hautement symbolique. Dien Bien Phu, joli nom pour un naufrage : le 7 mai 1954, après 57 jours et 57 nuits de combats d'une rare férocité entre les soldats du corps expéditionnaire français et les troupes vietminh, le camp retranché tombe aux mains des forces du général Vo Nguyen Giap.

Cet affrontement qui, comme l'a dit l'historien Jean-Pierre Rioux, fut « la seule bataille rangée et perdue par une armée européenne durant toute l'histoire des décolonisations », va marquer **le début de la fin pour l'empire français**. La victoire des soldats d'Ho Chi Minh pèsera sur les **négociations de Genève**, à l'issue desquelles, le **21 juillet 1954**, le président du conseil Mendès France signe les accords mettant fin à la guerre d'Indochine. Elle durait depuis huit ans. La bataille de Dien Bien Phu aura fait, côté français, 3 420 tués ou disparus et 5 300 blessés ; beaucoup plus, selon les sources, côté vietminh.

Dien Bien Phu serait, selon l'expression convenue des militaires de l'époque, une « cuvette ». Pourtant, l'impression est tout autre lorsqu'on atterrit sur la piste, désormais en « dur », que les Français avaient aménagée. L'endroit est plutôt une grande baignoire, certes entourée de montagnes et de collines, mais qui forme les contours d'une large vallée.



Deuxième impression : Dien Bien Phu est une ville d'une centaine de milliers d'habitants, assez disgracieuse, avec des maisons faites de brique et de broc, colorées, aux architectures plus ou moins kitsch, alignées le long des quelques grandes rues qui la traversent. Un chef-lieu de province où rien ne rappelle à première vue la vallée des années 1950, faiblement peuplée à l'époque par la minorité ethnique des Tai. Quand on marche dans les rues, on ne voit plus ces fameux mamelons qui pointent dans la plaine et formaient une corolle de « points d'appui » destinés à « couvrir » le camp et que les militaires français avaient fortifiés et baptisés de noms de femmes : Eliane, Béatrice, Gabrielle, Huguette, etc. La vue d'ensemble est désormais masquée par l'urbanisation. A Hanoï, des vétérans de la bataille nous ont confié être

mécontents de cette évolution. Ils auraient voulu que Dien Bien Phu reste en l'état, un lieu de mémoire et le musée vivant de l'une des plus grandes victoires de leur histoire moderne...

Tout a commencé sur ces collines de la vallée, ces places fortes qui entouraient le poste de commandement du général de Castries, chef du camp retranché. Quand, le 13 mars, le Vietminh passe à l'attaque, les Français sont impatients d'en découdre. « Qu'ils y viennent », clament-ils, persuadés que leur puissance de feu, leur aviation, leur artillerie, leurs fortifications vont permettre de repousser l'armée vietminh dans un piège tendu par le corps expéditionnaire.

Mais, d'un côté comme de l'autre, Dien Bien Phu est considérée comme la « mère de toutes les batailles » : les Français

estiment qu'elle constitue un verrou stratégique qui permettra de repousser l'avancée « viet » vers le Laos. Le général Giap, qui va mobiliser une grande partie de ses forces dans l'affrontement, y voit un moyen, lui aussi, de piéger les troupes françaises dans la « cuvette ». A Hanoï, Nguyen Phuong Nam, vétéran de Dien Bien Phu âgé de 84 ans, qui cumulait les fonctions de commandant d'un régiment de 800 hommes et de commissaire politique, se souvient : « Il nous a fallu transporter les canons en les faisant tirer à dos d'homme sur les montagnes dominant la vallée après les avoir démontés et transportés sur des radeaux. Vous imaginez le labeur ! Tout cela dans la chaleur, la progression à travers les chutes d'eau, la jungle. Mais on l'a fait, car on voulait l'indépendance, on était avant tout une force de soldats-paysans qui savaient que la victoire changerait la vie. Une telle force morale, c'était inimaginable pour les Français... »

FORCE DE FRAPPE

A 17 heures, ce 13 mars 1954, les canons du Vietminh pilonnent le piton « Béatrice », formé de trois môles distincts, puissamment fortifiés et défendus. Les officiers sont tués et, peu à peu, les bunkers tombent aux mains de l'ennemi. A minuit, « Béatrice » ne répond plus. C'est la consternation chez les Français : ils n'imaginaient pas que les « Viets » disposeraient d'une telle force de frappe, cela grâce au soutien des Chinois et, dans une moindre mesure, des Soviétiques : vingt canons de 105 mm, 24 canons de montagne de 75 mm, des mortiers lourds, de la DCA... Giap pouvait en outre engager trente bataillons réguliers, soit une quarantaine de milliers de soldats, sans compter l'intendance et les « volontaires ». En face, les Français disposaient d'unités d'infanterie, appuyées par les paras du 1er bataillon de parachutistes coloniaux et les légionnaires du 1er bataillon étranger de parachutistes. En tout, 15 700 hommes, dont de nombreux tirailleurs africains et marocains.

A se promener aujourd'hui dans les tranchées reconstituées de « Béatrice », on imagine l'enfer de ce Verdun tropical : les soldats français coincés dans leurs tranchées sous la pluie d'obus, leur défense acharnée derrière les mitrailleuses.

Mi-mars, les choses en sont arrivées au point où le général Cogne, responsable des forces françaises pour le Tonkin, dit au général Navarre, chef du corps expéditionnaire, qu'il « faut envisager la chute de Dien Bien Phu la nuit prochaine ». Mais le général Giap, dont les forces ont essuyé de lourdes pertes dans l'assaut contre les Français, décide de faire une pause. Dien Bien Phu est temporairement sauvée. Pas pour longtemps : le 30 mars commence ce qui est resté dans les mémoires comme « la bataille des cinq collines » : les points d'appui « Huguette », « Dominique », « Claudine » tombent les uns après les autres. Reste « Eliane », série d'autres places fortes situées non loin du PC de De Castries. C'est là, à partir du 1er mai, que tout va se jouer : l'affrontement final sur « Eliane 2 », lieu de la dernière, héroïque, presque suicidaire, résistance française.

SOUVENIRS PRÉCIS ET TERRIBLES

L'endroit est l'un des lieux majeurs de la muséographie vietnamienne sur la bataille. Car, à l'exception d'un nouveau musée qui devait ouvrir ses portes ce 7 mai, la mise en scène officielle reste en général limitée à des plaques commémoratives, presque jamais en français ou en anglais. A « Eliane 2 », on visite le poste de commandement fortifié, on y voit l'épave de char de type américain M24 Chaffee, désormais placée sur une estrade et protégée par une vitre. Et, surtout, il y a ces tranchées qui donnent une idée de la proximité des belligérants. L'ultime bataille montre comment la stratégie vietminh a évolué : le bo doi (soldat) ne limite plus son offensive à l'assaut frontal, creusant sans répit ses propres tranchées jusqu'à faire face aux positions de son adversaire. C'est l'une des raisons de son succès.

A Hanoï, un autre vétéran, le chef de bataillon Nguyen Dung Chi, alors âgé de 28 ans, raconte, dans un français parfait : « J'étais dans la tranchée la plus proche des Français. J'étais toujours en première ligne. Le 30 mars, on avait échoué à s'emparer des "Eliane". On avait fait des erreurs tactiques. Les 6 et 7 mai, on décide de s'emparer des positions sur les flancs et sur l'arrière. Les combats vont se terminer au corps-à-corps. » Ses souvenirs sont précis et terribles : « On ne voit plus rien, on ne vise plus, on progresse, on saute d'une tranchée à une autre. On marche sur les cadavres. Quand le poste français tombe, je vois le corps sans vie d'un Blanc et d'un Africain. Dans nos rangs, il y eut parfois du découragement, bien sûr, mais très peu. » C'est la fin. Les « Viets » ont fait exploser de la dynamite devant les positions françaises les plus avancées, donnant le signal de la dernière attaque. On en voit encore le trou béant.

ZONES D'OMBRE

Nguyen Dung Chi, un vieux monsieur espiègle et plein d'humour, se souvient des premières heures de la victoire. S'il n'a

pas été le premier à entrer dans le PC du commandant en chef, il y a pénétré peu après la chute. « Le silence est tombé sur Dien Bien Phu, se remémore-t-il ; ça pue. L'odeur des morts, mais aussi celle des blessures en putréfaction de tous les soldats français qui gisent çà et là. » Il croise Geneviève de Galard, surnommée « l'ange de Dien Bien Phu », l'infirmière restée jusqu'à la fin pour s'occuper des blessés et des mourants. « Je vais vers elle, elle lève les mains, elle dit : "Ne tirez pas !" Je lui demande : "Où est le PC ?" Elle fait un geste de la main : "Là-bas !" Je me dirige vers le poste de commandement. Il est vide. Sur la table du général, je vois un atlas ouvert à la page d'une carte de l'URSS ainsi qu'un stylo Parker et un couteau de parachutiste. » M. Nguyen sourit : « J'ai pris le stylo et le couteau en souvenir... »

Reste des zones d'ombre, des incertitudes : la fameuse photo des soldats vietnamiens plantant le drapeau rouge à l'étoile jaune sur le PC, c'est de la fiction, comme l'écrit Dao Thanh Huyen, journaliste francophone qui a piloté le livre Dien Bien Phu, vu d'en face : paroles de bo doi (Nouveau Monde Editions, 2010). « Ainsi n'y eut-il jamais de drapeau vietminh sur le QG de De Castries, scène pourtant symbolique de la victoire du Vietnam colonisé contre une grande nation et un vieux colonialisme. Cette histoire de drapeau a été fabriquée de toutes pièces. » Autre controverse : le haut commandement français avait demandé à ses officiers de ne pas se soumettre à une humiliante reddition. La version vietnamienne diffère : « Après la fin des tirs, assure Nguyen Dung Chi, j'ai vu nombre de tissus de couleur blanche, parachutes, chemises ou autres, être brandis, çà et là, par les soldats français. » Soixante ans après la bataille, la polémique n'est peut-être pas totalement terminée.

